

Son contenu ne rendait aucun son : Yacoub s'en aperçut.

—Brisez cette cassette, Yacoub, ordonna Blanche d'une voix rauque.

Yacoub brisa la cassette à coups de hache.

Au lieu d'or elle ne contenait que du sable qui se répandit sur le sol.

Blanche pâlit. Les larmes inondèrent son visage.

—Oh ! les misérables ! s'écria-t-elle.

—Kébir, Yacoub, dit-elle aux deux Arabes d'une voix vibrante ; la cassette contenait deux cent mille francs ; cette somme perdue n'est rien pour moi ; je puis la remplacer cent fois, mais, ce qui serait facile ailleurs est impossible ici !

—Oh ! les misérables le savent bien !... Les lâches ne voulaient pas que je pénétrasse à Tombouctou où j'aurais eu la preuve de leur trahison ; ils m'ont dépouillée dans ce but !

—Oh ! oui, Yacoub ! Votre père avait raison lorsqu'il me conseillait de me défier de ceux que je considérais comme des amis dévoués !

Le jeune Arabe approuva de la tête.

—N'est-ce pas, Yacoub, que ceux-là qui m'ont abandonnée après m'avoir volée sont des traîtres ?

—Oui, madame, des traîtres ; que la vengeance de Dieu soit sur eux !

—Que la vengeance de Dieu soit sur eux ! répéta gravement le Kébir.

—Faut-il donc renoncer à entrer à Tombouctou ? s'écria Blanche en se tordant les mains.

—Oh ! je vous en prie, retournez auprès des Touareg, dites-leur ce qui vient de se passer.

—Obtenez qu'ils me fassent crédit, qu'ils aient confiance en moi ; de retour à Alger, je leur remettrai le double de ce qu'ils me demandent.

—Je vous en supplie, faites que j'entre à Tombouctou, que je voie Ben Diffar ou son fils et Dieu répandra ses bienfaits sur vous et vos familles !

—Je vous ferai riches, demeurez-moi fidèles et je reconnaitrai généreusement votre dévouement.

—C'est une femme, une mère qui vous supplie.

—Les Touareg ne croient pas aux promesses des chrétiens, dirent tristement les deux musulmans.

Soudain, le regard brillant, Yacoub se prosterna devant Blanche de Pervenchère :

—Espérez, madame, lui dit-il.

Il se releva et dit quelques mots à l'oreille du Kébir.

—Espérez, madame, dit à son tour celui-ci.

Tous deux retournèrent auprès des Touareg à qui ils racontèrent le vol dont venait d'être victime la maîtresse de la caravane. Les Touareg, après ce récit, demeurèrent silencieux.

Yacoub leur fit connaître les propositions de Blanche de Pervenchère ; tous deux se faisaient solidairement garants de sa parole.

—La voyageuse blanche me doit beaucoup de douros, dit le Kébir ; elle ne peut me payer puisque son trésor vient de lui être volé, pourtant je la reconduirai où elle voudra, sa parole vaut de l'or.

Les Touareg continuaient à garder le silence.

Sur un geste de leur chef, ils s'éloignèrent en faisant signe au Kébir et à Yacoub d'attendre.

Formés en cercle à une certaine distance, ils écoutaient leur chef qui parlait avec véhémence ; il sembla à Yacoub qu'il conseillait à ses guerriers de refuser les propositions de Blanche.

Il ne se trompait pas ; le chef revint vers les envoyés de la jeune femme et, d'une voix gutturale, dit :

—Non, mes guerriers refusent... Les chrétiens sont des chiens... C'est la guerre.

Il se disposait à partir au galop lorsque Yacoub l'arrêta d'un geste :

—Je suis Yacoub ben Amar, des Chambâs Bezazna...

—Je te connais, Yacoub ben Amar, interrompit le chef touareg, que Dieu te soit favorable !

—Les troupeaux de mon père couvrent le désert de Ouargla à El-Goléa, continua Yacoub. Je suis comme toi un fidèle serviteur du Dieu unique...

—Que le Dieu puissant te protège, Yacoub ben Amar !

—Que sa bénédiction s'étende sur la tribu ! Ecoute, chef des Touareg : voici la proposition que Dieu m'inspire : tu laisseras passer la caravane de la chrétienne, tu la protégeras jusqu'à Tombouctou.

—Les Touareg tuent les chrétiens, les chrétiens sont des chiens ! interrompit le Touareg.

Yacoub tira de dessous son burnous un papier qu'il lui tendit.

—Laisse-moi achever ce que j'ai à te dire et tu lira ensuite les mots tracés par mon père.

Yacoub reprit :

—Je resterai en otage parmi tes guerriers jusqu'à ce que la chrétienne t'ait fait parvenir non seulement les cinq mille francs que tu

demandes pour prix de ta protection, mais dix mille francs.

—A présent que tu m'as entendu, lis et que Dieu éclaire ton esprit !

Le Touareg lut les quelques lignes écrites sur le papier que Yacoub venait de lui remettre.

De son visage on ne voyait que les yeux, mais ces yeux noirs prirent une expression extraordinaire : ils exprimaient la plus profonde stupéfaction.

Il passa le papier sous son voile, l'appuya sur ses lèvres ; il le porta ensuite à son cœur et, le rendant à Yacoub, il dit :

—Dieu seul est grand et miséricordieux ! J'escorterai la caravane de la chrétienne, mes guerriers la feront entrer à Tombouctou !

—La chrétienne n'a rien à craindre des Touareg, et n'ayant rien à craindre des Touareg qui la protègent, elle n'a pas d'ennemis.

—Pour toi, Yacoub, mets-toi au milieu de mes guerriers et tiens la promesse que tu m'as faite, tu seras traité en frère si tes lèvres ont dit la vérité : si tu as menti...

—Ma vie est à toi, interrompit le jeune homme en allant se placer au milieu des guerriers touareg, à qui leur chef dit quelques mots dans leur langue.

Comme leur chef, ils répétèrent :

—Dieu seul est grand ! Nous prenons la chrétienne sous notre protection.

Le Kébir retourna au campement de Blanche qui, anxieuse, l'attendait.

—Eh bien ? lui demanda-t-elle d'une voix tremblante, les Touareg acceptent-ils mes propositions ?

—Non, madame ; malgré nos instances, ils refusent de croire à la parole d'une chrétienne...

—Ah, mon Dieu ! Il me sera donc impossible d'entrer dans cette ville, de voir Ben Diffar !

—Non, madame, vous entrerez à Tombouctou, les Touareg vous prennent sous leur protection.

—Comment, vous dites bien vrai ? Quels moyens avez-vous donc employés pour les décider ?

—Yacoub, madame, s'est porté garant de votre promesse ; il s'est livré en gage aux Touareg qui lui rendront la liberté lorsque les dix mille francs promis par vous auront été versés entre leurs mains.

—Comment pourrai-je reconnaître un tel service, payer un tel dévouement !

Elle compara mentalement la conduite du jeune Arabe, de cet inconnu, de ce nomade à peine civilisé, avec celle de Gaston de Pervenchère, son beau-frère, et de Montaignon, deux gentilshommes français !

Ses lèvres se crispèrent en un pli méprisant.

—Deux gentilshommes, ces misérables ! ces voleurs ! ces lâches !

La caravane se mit en marche. Les Touareg saluèrent la chrétienne de leurs acclamations. Ils brandissaient leurs lances, tiraient des coups de feu.

Après trois heures d'une route fatigante et que la chaleur torride rendait plus pénible encore, Blanche entra enfin dans Tombouctou avec son escorte.

Avant de s'occuper de rechercher Ben Diffar, il lui fallait prêter aux premiers besoins de ses compagnons.

Toutes les provisions avaient été consommées pendant le voyage. Il fallait s'en procurer immédiatement.

Elle fit appeler le Kébir.

—Vendez à n'importe quelles conditions les marchandises dont sont chargés les chameaux, ou échangez-les contre des provisions de bouche pour vous et vos hommes.

—Plus tard, quand j'aurai eu le temps de réfléchir, je trouverai sans doute le moyen de me procurer des fonds chez les négociants maures, les propriétaires de caravane.

—J'ai déposé cent mille douros dans une banque d'Alger.

—Voulez-vous que je me charge de cette négociation, madame.

—Ayez confiance en moi...

Blanche lui présenta un portefeuille :

—Il y a dans ce portefeuille le récépissé du dépôt ; agissez au mieux des intérêts de tous. Payez le courtage exigé, sans discussion...

—Je ne veux pas que le généreux Yacoub reste aux mains des Touareg.

—Laissez-moi faire, madame, je saurai parler aux négociants maures. Il faut vous attendre cependant à un intérêt exorbitant.

—Allez, Kébir, ce que vous ferez sera bien fait.

Le Kébir chargea les plus intelligents hommes de vendre ou d'échanger la pacotille.

Cette opération n'offrit pas de réelles difficultés ; il se produisait seulement les lenteurs habituelles aux indigènes, qui discutent, se querellent tout un jour, avant de conclure la moindre affaire.

Enfin la pacotille fut assez avantageusement échangée. La caravane put se ravitailler en provisions qui assuraient la possibilité du retour.